

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

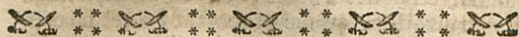
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XX. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2145



L E T T R E X X .

Suite.

Je ne prétends pas, Mademoiselle, vous fatiguer du récit de ma vie, pendant tout le tems que j'ai été obligé de passer dehors depuis l'âge d'environ dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq, quoique peut-être ce période ait été aussi rempli d'événemens qu'il pouvoit l'être, pour un homme aussi jeune, & qui n'a jamais cherché à marcher dans des sentiers détournés, & tortus. Après que je serai entré dans ce sujet, le Docteur Bartlet fera maître de satisfaire votre curiosité d'une manière plus particulière; car nous avons eu pendant des années, une correspondance si intime, qu'il n'y en a eu guères de pareilles, entre un jeune homme & une personne avancée en âge. Et permettez moi de reconnoître ici les avantages que j'ai retiré de sa complaisance; car j'ai trouvé que ces questions-ci se présentoient souvent à moi, & m'ont servi beaucoup dans la conduite de ma vie... „ Quel compte „ rendrai-je de ceci au Docteur Bartlet? ... „

„ Comment, si je me laissois aller à cette tentation, le raconterois-je au Docteur Bartlet? ... „ Ou bien serai-je un hypocrite, „ & ne l'informerai-je que du bien, en lui „ cachant lâchement le mal? „

Ainsi, Mademoiselle, le Docteur Bartlet étoit comme une seconde conscience pour moi:

K 7

j'ai

J'ai fait bien des choses, & j'en ai évité bien des mauvaises, en me proposant un tel surveillant sur ma conduite. Cela m'étoit d'autant plus nécessaire, que je suis naturellement importé, orgueilleux, ambitieux; & que j'ai été distingué de bonne heure (pardonnez moi, Mademoiselle, cet air de vanité) par un sexe dont personne ne fut jamais plus admirateur que moi; & peut-être en ai-je été d'autant plus distingué, que, pour ma propre sûreté, j'évitois des liaisons avec les femmes mondaines, ou célèbres par leur beauté, de quelque rang qu'elles fussent, avec autant de soin que la plupart des jeunes gens en ont de cultiver leur faveur.

Il n'est pas non plus si étonnant que j'aie eu des avantages que tous ceux qui voyagent n'ont pas. Aïant demeuré pendant quelque tems dans les principales Cours, & visité souvent les mêmes lieux pendant le long tems que j'ai été dehors, j'étois considéré en quelque manière comme habitant, dans le même tems qu'on me traitoit avec la considération qu'on accorde généralement aux voyageurs qui font quelque figure, aussi bien en France qu'en Italie. J'avois de quoi faire une dépense honorable. J'étois fort considéré par mes compatriotes, à qui j'avois eu plusieurs occasions de rendre service. Ils instruisoient tout le monde de la tendresse de mon Père pour moi, de son goût pour la magnificence; des anciennes familles dont je descendois. Je voyois la meilleure compagnie: j'évitois les intrigues. Je n'offensois pas les dévots, quoique je ne fissè pas difficulté, quand

l'oc-

l'occasion m'y appelloit, d'avouër mes principes. A l'aide de tous ces avantages, j'étois considéré au dessus de mon rang.

Je n'aurois pas été, Mademoiselle, si prodigie de mes propres louanges, si cela n'étoit nécessaire pour vous rendre raison de la faveur où j'étois auprès de plusieurs familles du premier rang, & pour en justifier plus d'une, qui n'auroient pas regardé comme un deshonneur, de m'allier avec elles.

Lord L. vous a parlé, & à mes sœurs, d'une Dame de Florence, nommée Olivia. Elle a à la vérité de grandes qualités, elle est d'une grande naissance, généreuse, d'une figure aimable, en possession d'un très-grand bien, dont elle peut entièrement disposer, n'ayant ni Père, ni Mère, ni frère, ni d'autres proches parens. Je la vis pour la première fois à l'opera: elle y fut témoin d'une occasion, où une Dame insultée par un Amant desespéré de ses justes refus, demanda & reçut ma protection. Ce que je fis dans cette occasion fut généralement applaudi: Olivia en particulier en parla avantageusement. Deux fois ensuite je la vis dans des maisons où j'étois en vîste: je n'avois pas la présomption de lever les yeux sur elle avec quelque esperance; mais mon compatriote, Mr. Jervois, me fit entendre que je pourrois trouver une fortune indépendante avec Olivia. J'alléguai la différence de religion. Il croyoit, me dit-il, qu'on pourroit lever cette difficulté... Mais pouvois-je me contenter d'un changement, supposé qu'elle y eût consenti, dont la passion, & non la persuasion, auroit été vraisemblable.

blement le motif?... Il ne pouvoit y avoir d'objection contre sa figure; personne ne contes-
toit sa vertu; mais elle étoit d'un caractère
violent & impérieux. Je n'ai jamais mis le ca-
ractère, à part dans mes idées d'amour. Je n'au-
rois pu être heureux avec elle, quand elle auroit
été Reine du monde entier. J'eus le desagrè-
ment d'être obligé de m'expliquer moi-même à
cette Dame: ce fut un desagrément pour moi,
autant par raport à elle, que par raport à moi-
même. Je fus obligé, à cause de cela, de
quitter Florence pour quelque tems, aiant ap-
pris que la vengeance avoit pris la place d'une
passion plus douce, & que ma vie étoit en
danger.

Combien de fois ai-je gémi de ne pouvoir
chercher un azile dans les bras de mon Père,
& dans ma patrie, contre des maux au dessus
des forces de mon âge, & contre tous les incon-
véniens auxquels peut être exposé un banni! Je
me considérois souvent, en effet, comme tel;
& quand ces inconvéniens m'arrivoient, j'étois
sur le point de murmurer, d'autant plus que je
ne pouvois me plaindre d'avoir perdu l'amour
de mon Père; au-contraire, les preuves que
j'en recevois constamment, me faisoient souhai-
ter plus ardemment d'aller les reconnoître à ses
pieds.

Aurois-je dû, Lucy, m'empêcher de mon-
trer dans mes yeux ma sensibilité pour cette
preuve touchante d'une gratitude filiale? Si je le
devois, je voudrois avoir plus d'empire sur
moi-même. Mais considérez, ma chère, sur
quel sujet touchant nous étions. J'étois sur le
point

point de faire une apologie pour les larmes qui couloient de mes yeux, & de lui dire, comme je le pouvois sincèrement: Votre tendresse filiale, Monsieur, me touche. Mais avec l'air embarrassé, qui auroit accompagné ces mots, n'auroit-ce pas été, aux yeux d'un juge si délicat, avouër que je regardois une tendre émotion comme aiant besoin d'apologie? Par ces petits tours de notre métier, Lucy, nous pouvons satisfaire notre point d'honneur, & nous aider à garder contenance, & cela est effectivement quelque chose: mais à un œil pénétrant cela montre seulement que nous croyons avoir besoin d'un voile; & qu'est-ce autre chose qu'un voile de gaze?

Pourquoi redouté-je si fort la pénétration de cet homme? Ne suis-je pas une honnête fille, Lucy?

Il continua: la violence de cette Dame me donna bien de l'embarras; & jusqu'à présent... Mais je laissè au Docteur Bartlet à vous informer de cette partie de mon histoire. J'en parle comme d'une chose qui me fait encore de la peine pour l'amour d'elle, & parce que je trouve que cela a donné quelque amusement à la curiosité de ma sœur Charlotte.

Mais je me hâte de venir à l'affaire qui m'a causé le plus de peine, & qui m'engageant par la compassion, quoique je ne sois point lié par l'honneur, fait le tourment de mon ame.

Je commençai à me trouver mal, Lucy;... Je crus que je m'évanouïrois... Par la crainte qu'il n'interprétât cela, comme je ne souhaitois pas qu'il l'interprétât, (car en vérité, Lucy,
je

je ne crois pas que ce fût *cela*) je me trouvais encore plus mal. Si j'avois été seule, j'aurois pu avoir tout de même cette foiblesse. Je suis sûre que ce n'étoit pas *cela*: mais cela me prit dans un bien malheureux moment, direz-vous.

Avec un air d'attendrissement, il prit ma main, & sonna. Emilie accourut. Ma chère Miss Jervois, lui dis-je, me soutenant sur elle... Excusez moi, Monsieur... Je sortis de la chambre; & trouvant que ma foiblesse se passoit, je me tournai vers sir Charles qui m'avoit accompagné: je suis déjà mieux, Monsieur, je rentrerai dans un moment. Je dois vous prier de continuër votre intéressant récit.

Je fus bien dès que je fus hors de la Bibliothèque. Je crois que la chambre étoit trop chaude, & que j'étois trop près du feu. C'étoit cela sûrement: je le dis aussi à mon retour, après avoir bu un verre d'eau froide.

Qu'il eut des attentions délicates pour moi! Il ne me rendit point honteuse, en attribuant *sans raison* mon dérangement à son histoire, & en offrant de la discontinuër. En effet, Lucy, cela ne venoit point *de là*: je l'aurois aisément distingué, si cela eût été. Au-contre, comme généralement je suis moins touchée au moment qu'il m'arrive quelque malheur, que je le suis quand j'y réfléchis, que j'étends, que je compare, que je pèse les conséquences, j'avois le cœur fort tranquille. Tout autre chose, pensois-je, vaut mieux que l'incertitude. A présent ma fermété aura occasion de s'exercer; & je réponds que je soutiendrai aussi bien que lui un mal inévitable. Dans cet instant, cet

in-

instant d'épreuve cependant, je me trouvai cette fermété: ainsi, ma chère, ce n'est autre chose que la trop grande chaleur de la chambre qui m'avoit incommodée.

Je tâchai de m'armer de tout mon courage, & je le priai de continuër, me soutenant cependant sur le bras de ma chaise, de peur que mon tremblement n'augmentât. La foiblesse m'avoit laissé quelque petit tremblement, Lucy; & on ne se fouderoit pas, vous comprenez bien, de paroître affectée par quelque chose de cette histoire. Il continua:

A Bologne, & dans le voisinage d'Urbino, sont établies deux branches d'une illustre maison, les Marquis & les Comtes de Porretta, qui tirent leur origine de Princes Romains, & qui ont donné à l'Eglise deux Cardinaux, l'un dans le dernier siècle, l'autre au commencement de celui-ci.

Le Marquis de Porretta, qui demeure à Bologne, est un Seigneur d'un grand mérite: sa femme est distinguée par sa naissance, & plus encore par la bonté de son cœur, sa douceur, & sa prudence. Ils ont trois fils, & une fille ... (Ah cette fille! pensai-je)

L'ainé des fils est Officier général au service du Roi des deux Siciles: c'est un homme plein d'honneur & de bravoure, mais emporté, hautain, fier de sa naissance. Le second s'est consacré à l'Eglise, & est déjà Evêque. Le crédit de sa famille, & son propre mérite, lui donneront sans doute un jour, s'il vit, une place dans le sacré Collège. Le troisième, le Seigneur Jeronymo, ou comme on l'appelle quelquefois,

le

le Baron de Porretta, a un Régiment au service du Roi de Sardaigne. La sœur est la favorite d'eux tous. Elle est aimable de sa figure, gentille dans ses manières, & elle a de hautes, mais justes, idées de la noblesse de son origine, de l'honneur de son sexe, & de ce qui est dû à son caractère personnel. Elle est pieuse, charitable, bienfaisante. Ses trois frères préfèrent ses intérêts aux leurs propres. Son Père l'appelle *l'orgueil de sa vie*; sa Mère l'appelle *une autre elle-même*; sa Clémentine.

(CLEMENTINE! ... Ah Lucy, le joli nom que Clémentine!)

Je fis connoissance avec le Seigneur Jeronimo à Rome, près de deux ans avant que j'eussé l'honneur d'être connu du reste de sa famille, excepté par le raport de ce fils, qui avoit été fort en ma faveur. Il avoit beaucoup de belles qualités: mais il s'étoit lié avec une bande de jeunes débauchés du premier rang, avec qui il me pressa beaucoup de faire connoissance. Je consentis à me trouver souvent dans leur compagnie. Comme ils étoient entièrement perdus de mœurs, c'étoit dans l'esperance de le détacher d'eux peu-à-peu: mais l'amour du plaisir s'étoit trop emparé de lui; & ses autres compagnons l'emportèrent sur son bon naturel. Il avoit du courage, mais trop peu pour résister aux attaques que ces libertins livrèrent à ses mœurs.

Une telle amitié ne pouvoit subsister, chacun de nous restant ferme dans ses principes, & ne voulant ni l'un ni l'autre nous rapprocher. En un mot nous nous séparames, & nous n'eumes point

point de correspondance pendant notre absence: mais nous étant rencontrés ensuite, par hazard à Padouë, & Jeronymo, en attendant, étant tombé dans quelques inconvénients par sa mauvaise conduite, il parut avoir changé de principes, & nous renouames amitié.

Elle ne dura pas longtems: une Dame moins connue par sa vertu que par sa beauté, prit de l'ascendant sur lui, malgré mes avertissemens, & ses promesses.

Je lui en fis des reproches, & j'en appellai à ses promesses: il s'offensa de cette liberté. Il étoit vif, & fut moins poli dans cette occasion qu'il ne l'étoit naturellement. Il en vint jusqu'à désier son ami. Mon cher Jeronymo! Qu'il a généreusement reconnu depuis la conduite que suivit son ami dans cette occasion. Le resultat fut cependant, qu'ils se séparèrent, résolus de ne se plus voir.

Jeronymo poursuivit l'aventure qu'avoit occasionné notre différent, & un adorateur de la Dame, jaloux de ses prétendus succès, loua des Braves pour l'assassiner.

L'attentat fut commis dans le Cremonois: ils l'avoient attiré dans des brossailles à quelque distance du grand chemin. Je passois par hazard accompagné de deux domestiques, quand je vis un cheval effrayé traverser le chemin, ayant sa bride rompue, & une selle ensanglantée. Cela me fit craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur au Cavalier: je suivis le chemin par où le cheval étoit venu, & vis bientôt un homme à terre se débattant contre deux scélérats, dont l'un dans ce moment lui fermoit la bou-

bouche, & l'autre le poignardoit. Je sautai hors de ma chaise de poste & courus vers eux le plus vite que je pus, l'épée à la main, disant à mes domestiques de me suivre, & parlant comme si j'en avois eu un grand nombre, afin de les effrayer. Ils s'enfuirent en effet, & je les entendis qu'ils disoient; Sauvons-nous seulement, nous lui avons donné son reste. Irrité de cette scélératesse, je les poursuivis, & j'atteignis l'un d'eux qui se retourna. Je lui fis tomber des mains une espèce de mousqueton au moment qu'il me le présentoit, je le blessai, & le jettai sur le carreau; mais voyant l'autre scélérat qui revenoit pour secourir son compagnon, & deux autres paroissant tout à coup à cheval, je crus qu'il valoit mieux se retirer, quoique j'eusse bien voulu m'assurer de l'un d'eux. Mes domestiques voyant alors mon danger, accoururent vers moi en criant. Les Braves, craignant peut-être qu'ils ne fussent plus de deux, parurent aussi contens de s'en aller avec leur compagnon délivré, que je l'étois de me retirer. Je revins donc en hâte auprès du malheureux. Mais quelle fut ma surprise quand je le reconnus pour le Baron de Porretta, qui sous un déguisement, poursuivoit actuellement ses projets amoureux!

Il donna des signes de vie. J'envoyai incessamment un de mes domestiques pour amener un Chirurgien de Crémone. Je bandai en attendant, du mieux que je pus, deux de ses blessures, l'une à l'épaule, l'autre à la poitrine. Il en avoit une à la hanche qui le mettoit hors d'état de s'aider lui-même, & dont je tâchai d'arrêter le sang avec mon mouchoir, ne pouvant fai-

faire mieux. Je le portai dans ma chaise, je m'y tins avec lui, jusqu'à ce qu'un de mes gens me dit qu'ils avoient trouvé d'un autre côté des brossailles, son valet lié & blessé avec son cheval mort à côté de lui. Je descendis, & mis dans la chaise ce pauvre garçon, que les blessures mettoient hors d'état de se soutenir. Je marchai à côté de la voiture, m'approchant de Cremonne, pour accourir le chemin au Chirurgien que j'attendois.

Mon domestique revint bientôt, en amenant un. Jeronymo étoit sans connoissance. Le Chirurgien le pansa, & retourna avec lui à Cremonne. Ce fut alors, qu'ouvrant les yeux, il me reconnut; & aiant appris du Chirurgien qu'il me devoit sa conservation, O Grandison dit-il, que n'ai-je suivi vos avis! Que n'ai-je tenu la promesse que je vous avois faite! ... Que je vous ai offensé! ... Mon libérateur peut-il me pardonner? Vous serez le guide de ma conduite à l'avenir, si Dieu veut me rendre la vie.

Ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles: mais il ne fera jamais ce qu'il a été, en partie pour avoir été maltraité par son premier Chirurgien; en partie à cause de sa propre impatience, & de la difficulté de panser sa blessure de la hanche. Excusez ces détails, Mademoiselle, le sujet les demande, le Seigneur Jeronymo les mérite, de même que toute votre compassion.

Je lui tins compagnie à Cremonne, jusqu'à ce qu'il pût être transporté. Toute sa famille vint de Bologne le visiter. Il n'y eut jamais de famille plus unie. Les souffrances de l'un sont celles de l'autre. Le Baron est tendrement chéri

par

par son Père, sa Mère, & sa sœur, pour ses manières douces, la sensibilité de son cœur, & un esprit si gai & si aimable que tout le monde recherche sa compagnie.

Vous pouvez comprendre aisément, Made-moiselle, par ce que j'ai dit, combien toute la famille fut sensible au service que j'avois eu le bonheur de rendre à leur Jeronymo. Ils m'accablèrent tous de remerciemens, & sur-tout quand ils surent que j'étois celui dont leur Jeronymo, dans le tems de nos liaisons, avoit parlé si avantageusement dans ses Lettres à sa sœur, & à ses frères, & après qu'il leur eut raconté de bouche l'occasion de notre refroidissement, avec des circonstances aussi honorables pour lui, qu'elles lui étoient peu favorables; aveux que lui dictoit le repentir dans la situation déplorable où il se trouvoit.

Il ne demandoit souvent, lorsque j'étois auprès de son lit, de lui répéter les raisonnemens dont ils s'étoit moqué jusqu'alors: il me pria de lui pardonner de les avoir traité jusqu'alors avec dédain, & moi avec un manque d'égards, qui approchoit, dit-il, de l'insulte. Et il conjura sa famille de me regarder, non seulement comme le conservateur de sa vie, mais encore comme le réformateur de ses mœurs. Cela donna à la famille la plus haute opinion des miennes; & pour la fortifier davantage, ce généreux jeune homme, dont la réformation étoit sincère, leur produisit, quoique à ses dépens, une Lettre que j'avois écrite, dans l'esperance qu'elle serviroit à fortifier ses résolutions; car il avoit un excellent naturel, & un vif sentiment de ce qu'il
de-

devoit à son honneur, & à l'amour de son Père & de sa Mère, de l'Evêque, & de sa sœur, quoiqu'il eût eu peine jusqu'alors à croire qu'il eût tort dans la recherche des plaisirs où il s'étoit livré.

Il n'y eut jamais une famille plus reconnoissante. Son généreux Père étoit mal à son aise, parce qu'il ne savoit comment témoigner sa reconnoissance, au gré de son grand cœur, à un homme dont la fortune le mettoit au dessus de ses bienfaits de ce côté-là. La Mère avec une aimable liberté plus grande que les Italiennes n'ont coutume d'en avoir, ordonna à sa Clémentine de regarder comme un quatrième frère, un homme qui avoit sauvé le troisième. Le Baron déclara qu'il n'auroit jamais de tranquillité, & qu'il ne se pourroit rétablir, jusqu'à ce qu'il m'eût recompensé d'une manière qui pût faire dire au monde qu'il m'avoit honoré.

Quand le Baron fut transporté à Bologne, toute la famille s'empressa beaucoup à m'emmener avec elle. Le Général me fit promettre que quand mes parens de Bologne, comme il s'exprimoit, pourroient se séparer de moi, je l'irois voir à Naples. L'Evêque, qui passoit à Bologne tout le tems pendant lequel il pouvoit être hors de son diocèse, & qui est un homme savant, voulut que son quatrième frère lui apprît la langue Angloise.

Notre Milton est justement estimé parmi eux. L'amitié qu'il y eut entre lui & un savant de leurs compatriotes, leur avoit rendu chère sa mémoire. Milton fut donc notre principal auteur. Nos lectures se faisoient ordinairement



dans la chambre du blessé, pour l'amuser: il devint aussi mon disciple. Le Père & la Mère étoient souvent présens, & leur Clémentine étoit alors rarement absente. Elle m'appelloit aussi son maître, & quoiqu'elle ne fût pas présente à nos lectures la moitié aussi souvent que ses frères, elle avança plus qu'eux.

(En doutez-vous, Lucy?)

Le Père, aussi bien que l'Evêque, est favori: la Mère lit en femme éclairée. Elle a eu le bonheur d'être élevée à la Françoisse par un Oncle qui a résidé plusieurs années à Paris, avec un caractère public; & sa fille, élevée sous ses yeux, avoit tiré de son éducation des avantages qu'on ne cherche guères dans les Dames Italiennes. Vous pouvez croire, Mademoiselle, qu'étant retenu dehors contre mes souhaits, je ne pouvois passer mon tems plus agréablement que dans cette compagnie. J'étois honoré particulièrement de la confiance de la Marquise, qui m'ouvroit son cœur, & me consultoit dans toutes les occasions importantes. Son mari, un des hommes les plus polis, n'étoit jamais plus content que quand il nous trouvoit ensemble; & assez souvent, quoique nous ne fussions pas occupés à quelque lecture, la belle Clémentine se croyoit en droit d'être où sa Mère étoit.

Environ dans ce tems-là, le jeune Comte de Belvédère retourna à Parme pour se fixer dans son païs natal. Son Père étoit en grande faveur dans la Cour de la Princesse de Parme, & l'accompagna à Madrid lors de son mariage avec le feu Roi d'Espagne: il y avoit occupé un poste considérable, & y étoit mort depuis
peu,

peu, laissant des richesses immenses. Dans une visite que ce jeune Seigneur fit à cette illustre famille, il vit Clémentine, & l'aima.

Le Comte de Belvédère est un bel homme, galant, plein de bon sens : sa fortune est très-considérable : une telle alliance n'étoit pas à dédaigner. Le Marquis l'approuvoit, la Marquise m'honora de plusieurs conversations à ce sujet. Elle croyoit peut-être qu'il étoit besoin de sonder mes sentimens à cette occasion, car le frère cadet, sans que je le sçusse, avoit déclaré qu'il ne voyoit pas d'autre moyen de reconnoître les services que j'avois rendus à la famille, qu'en m'y recevant. Le Docteur Bartlet peut vous montrer, Mademoiselle, dans quelques-unes de mes Lettres, des conversations, qui vous convaincront qu'il y a en Italie, aussi bien qu'ailleurs, des personnes pleines d'honneur, de bonté, de générosité, & qui sont au dessus des réserves, de la vengeance, de la jalousie, & de ces autres passions vicieuses, dont quelques personnes taxent indifféremment toute une Nation.

Pour moi, distingué comme je l'étois par tous les membres de cette illustre maison, Clémentine étant aussi aimable, avec mille bonnes qualités, ayant moi-même le cœur entièrement libre, il étoit impossible que ma vanité ne se réveillât quelquefois, & que je ne formassè des souhaits pour la possibilité d'une telle alliance. Mais je reprimai la vanité, dès que je m'aperçus qu'elle commençoit à échauffer mon cœur. Essayer de me mettre bien auprès de la jeune Dame, quand ce n'eût été que par des regards & des assiduités, j'aurois regardé cela comme

une brèche infame à la confiance qu'on avoit en moi.

L'orgueil d'une famille si illustre, leur fortune extraordinaire dans un pais dont ils faisoient l'ornement par la bonté de leurs cœurs; les relations qu'ils avoient dans l'Eglise; ma qualité d'étranger; le mérite distingué de la jeune Dame qui en faisoit l'objet des vœux de la jeunesse la plus illustre, avant que le Comte de Belvédère lui adressât les siens, parmi laquelle cette tendre famille n'avoit trouvé personne digne de leur Clémentine, ni qui pût obtenir son cœur; mais sur-tout la différence de Religion; la jeune Dame si ferme dans la sienne, qu'on avoit eu de la peine à l'empêcher de prendre le voile, & qu'un jour, qu'y étant appelé, j'avois mes sentimens, elle avoit dit en colère qu'elle envioit à un hérétique la gloire d'avoir sauvé le Baron de Porretta: toutes ces considerations faisoient disparoitre des esperances qui auroient pu s'élever sans cela dans un cœur aussi sensible aux faveurs dont ils me combloient tous les jours.

Environ dans ce tems, s'élevèrent en Ecosse les troubles si heureusement apaisés aujourd'hui: on ne parloit guères d'autre chose en Italie que des progrès, & des prétendus succès du jeune Prétendant. J'étois souvent obligé d'essuyer les triomphes de personnes du premier rang, étant connu comme fort zélé pour les intérêts de mon pais. J'avois à disputer beaucoup là dessus, même dans cette famille d'Italiens plus modérés que les autres, & cela occasionna souvent des disputes que j'aurois bien souhaité d'é-

d'éviter. Mais cela n'étoit pas possible; chaque nouvel avis d'Angleterre ramenoit ce desagréable sujet; on ne doutoit pas que le succès des rebelles ne fût suivi de ce qu'ils appelloient le rétablissement de la Religion Catholique; & Clémentine en particulier se réjouissoit de ce qu'alors son maître hérétique se refugioit dans le sein de sa sainte Mère, l'Eglise. Elle se plai-soit à dire cela dans la langue que je lui ensei-gnois, & qu'elle parloit déjà assez bien.

Je pris là dessus la résolution de quitter l'Italie pour quelque tems, & de me retirer à Vienne, ou dans quelque autre Cour de l'Allemagne qui s'intéressât moins aux succès du Chevalier: je le souhaitois d'autant plus que le chagrin d'Olivia contre moi commençoit à devenir sérieux, & qu'elle-même en parloit avec moins de discrétion qu'il ne convenoit à sa fierté, à sa naissance, & à sa grande fortune.

Je communiquai mon dessein à la Marquise premièrement. Cette généreuse Dame témoigna du chagrin de ce que je pensois à quitter l'Italie, & m'engagea à différer mon départ de quelques semaines; mais en même tems elle me fit part, avec une ouverture de cœur qui lui est particulière, de la crainte qu'elle & son mari avoient que je ne fusse amoureux de leur Clémentine. Je la persuadai de mes sentimens d'honneur à cet égard, & elle satisfit si bien le Marquis là dessus, que leur fille refusant absolument le Comte de Belvédère, ils me chargèrent du soin de parler à cette Dame en faveur de ce jeune Seigneur. J'eus une conférence avec elle sur ce sujet. Le Docteur Bartlet peut vous



en apprendre les détails. Le Père & la Mère à notre insçu s'étoient placés dans un cabinet joignant la chambre où nous étions. Ils n'eurent pas sujet d'être mécontents de ce que je dis à leur fille.

Le tems de mon départ approchant, & la jeune Dame refusant toujours le Comte de Belvédère, le frère cadet, sans que j'en fusse rien encore, (car il ne doutoit pas que je n'acceptasse avec plaisir l'honneur qu'il eseroit de les engager à me faire) se déclara en ma faveur. Ils objectèrent les difficultés qui se présentoient d'abord, tirées de ma Religion, & de ma Patrie. Il pria qu'on lui donnât commission de me parler là dessus, & à sa sœur sur les motifs qu'elle pouvoit avoir de refuser le Comte de Belvédère; mais ils s'opposèrent à ce qu'il me parlât sur ce sujet; la Marquise alléguant des raisons honorables en ma faveur, pour se joindre à ce refus, & prenant sur elle la tâche de parler à sa fille, & de lui demander les raisons de ses refus à toutes les propositions qui lui avoient été faites.

En conséquence elle s'enferma avec Clémentine. Elle n'en put rien tirer que des larmes: un silence sans aucune ombre d'opiniâtreté, avoit fait craindre depuis quelques jours qu'elle ne tombât dans une profonde mélancholie: elle s'offensoit néanmoins quand on lui supposoit de l'amour: sa Mère me dit cependant qu'elle ne pouvoit s'empêcher de soupçonner qu'elle étoit sous l'empire de cette passion sans le savoir, d'autant plus qu'elle n'avoit jamais de gaieté que quand elle prenoit des leçons d'une langue, qui vraisemblablement, comme disoit la Marquise, ne lui seroit jamais d'aucune utilité.

(Com-

(*Comme disoit la Marquise.... Ah Lucy!*)

La mélancholie augmentoit : on souhaita que son maître, comme on l'appelloit, lui parlât. Il le fit : cette tâche n'étoit pas sans difficulté. On remarquoit que généralement elle prenoit un air content pendant qu'elle étoit avec lui, quoiqu'elle parlât peu ; cependant elle paroissoit se plaire à tout ce qu'il lui disoit, & le peu qu'elle répondoit étoit toujours dans la langue qu'elle avoit nouvellement apprise, quoiqu'il parlât l'Italian & le François. Mais au moment qu'il fortoit, sa contenance changeoit, & elle cherchoit avec empressement les occasions de s'absenter de la compagnie.

(Que pensez-vous de ma fermété, Lucy ? N'étois-je pas une bonne fille ? Mais ma curiosité soutenoit mon courage : quand je viendrai à réfléchir, pensois-je, il n'y aura rien de perdu.)

Son Père & sa Mère étoient dans la plus grande affliction. Ils consultèrent les Médecins qui dirent tous que sa maladie étoit l'amour. On le lui dit, & on lui promit toute l'indulgence qu'elle pourroit souhaiter par rapport à l'objet de sa passion ; mais elle ne put encore écouter avec patience cette imputation. Un jour que sa Suivante lui disoit qu'elle avoit sûrement de l'amour, elle lui répondit ; Voulez-vous que je me haïsse moi-même ? Sa Mère lui parla de cette passion en des termes avantageux, comme d'une passion louable. Elle l'écoula avec attention, mais ne lui fit point de réponse.

La veille de mon départ pour l'Allemagne, la famille fit un somptueux festin en l'honneur



d'un hôte qu'ils avoient comblé de tant de fa-
veurs. Ils avoient consenti à son départ d'au-
tant plus aisément, qu'ils vouloient voir si son
absence feroit quelque impression sur Clémenti-
ne, & comment elle la prendroit.

Ils laissèrent à son choix de paroître à table,
ou non. Elle voulut y être, ils se jouèrent
tous de voir ses esprits revenus: elle fut extrê-
mement gaie. Elle montra dans la conversa-
tion pendant tout le soir, sa vivacité & son bon
sens ordinaires, ensorte que je souhaitois en
moi-même que je fusse parti plutôt. Cepen-
dant il est surprenant, pensois-je, que cette
jeune Dame, qui sembloit toujours, & même
depuis, qu'elle étoit tombée dans ses rêveries, se
plaire & être le plus gaie dans ma compagnie,
se réjouisse de mon départ, semble lui devoir
sa guérison, pendant que tous les autres y ont
un regret obligé. Il n'y avoit cependant rien
dans sa contenance, ni dans ses regards, qui pa-
rût le moins du monde affecté. Quand on me
témoigna le plaisir que j'avois fait à toute la fa-
mille, elle se joignit aux autres. Quand on fit
des vœux pour ma santé & pour mon bonheur,
elle parut y joindre ses vœux, en se baissant d'un
air gai & content. Quand on témoigna souhai-
ter de me revoir avant que je retournasse en An-
gleterre, elle fit de même; desorte que mon
cœur étoit au large & charmé d'un si heureux
changement. Quand je pris congé, elle s'avan-
ça pour recevoir mon compliment, avec la poli-
tesse & la liberté Française. Je voulus lui baiser
la main; le libérateur de mon frère, dit-elle,
me doit pas garder cette distance, & elle m'of-
fit

fit sa jouë, ajoutant, Dieu conserve mon maître par tout où il ira (& en Anglois, Dieu vous convertisse, Chevalier!) Puissez-vous trouver toujours un ami qui vous soit aussi agréable que vous l'avez été pour nous.

Le Seigneur Jeronymo ne fut pas en état d'être présent. Je montai à son appartement pour prendre congé de lui. O mon Grandison, dit-il, en me serrant dans ses bras; & voulez-vous donc vous en aller?... Que toutes sortes de bénédictions vous accompagnent... Mais que deviendront un frère & une sœur, quand ils vous auront perdu?

Vous m'obligerez infiniment, lui repliquai-je, si vous voulez bien m'écrire quelques lignes par un domestique que je laisserai pour trois ou quatre jours après moi, & qui me trouvera à In-spruck, pour m'apprendre comment vous vous portez tous, & si la bonne santé de votre sœur continuë.

Elle doit être, elle sera à vous, me dit-il, si je puis y réussir. Pourquoi, pourquoi voulez-vous nous quitter?

Je fus surpris de l'entendre parler ainsi, il n'en avoit jamais tant dit.

Cela ne peut, cela ne peut être, lui dis-je, il y a mille obstacles...

Tous ceux qui dépendent de nous, repliquait-il, je m'assure de les lever. Olivia n'a pas votre cœur?

Ils savoient tous, par l'indiscrétion de cette Dame, les propositions qui m'avoient été faites à son sujet, & mon refus. Je l'assurai que mon cœur étoit libre.

Nous convinmes d'avoir une correspondance; & je pris congé du plus reconnoissant de tous les hommes.

Mais quelle ne fut pas mon affliction quand je reçus à Inspruck la Lettre que j'attendois, qui m'apprit que cette lueur de rétablissement n'avoit duré que jusqu'au jour suivant! La maladie de la jeune Dame étoit revenue plus forte qu'auparavant. Vous raconterai-je, Mademoiselle, les effets qu'elle produisoit sur elle, selon ce que son frère m'écrivit.

Elle s'enferma dans sa chambre, ne paroissant pas regarder ou savoir si la Suivante y étoit, & ne répondant point à deux ou trois questions que cette fille lui fit, mais s'assessant, en lui tournant le dos, vis à vis d'un cabinet qui étoit dans la chambre, elle resta quelques momens dans un profond silence, ensuite elle s'accroupit, & d'une voix basse, sembloit parler à quelqu'un dans le cabinet. . . Et vous dites qu'il „ est parti? Parti pour toujours? Non, non „ pas pour toujours!”

Qui parti, Madame! dit sa Suivante. A qui adressez-vous ce discours?

„ Nous lui sommes tous redevables sans doute. Délivrer mon frère avec tant de bravoure, & poursuivre les Braves, & comme dit mon frère, le mettre dans sa propre chaise, „ & marcher à pied à côté de lui. . . Hélas! „ comme vous dites, les assassins auroient pu le tuer: les chevaux auroient pu le fouler sous „ leurs pieds” Il sembloit toujours qu'elle parloït à quelqu'un dans le cabinet.

Sa Suivante s'avança vers le cabinet, & en ou-

ouvrit la porte, pour détourner son attention de cet endroit-là, & pour changer le cours de ses idées, mais elle s'en raprocha encore, toujours accroupie, & parlant d'une voix calme, comme s'il y eût quelqu'un: alors faisant un éclat de rire: „Amoureuse!” dit-elle, ... „Voilà une sottise, te idée! Et cependant j'aime tout le monde plus que moi-même.”

Sa Mère vint alors dans sa chambre. La jeune Dame se leva en hâte, & ferma la porte du cabinet comme s'il y eût eu quelqu'un caché, & se jettant aux pieds de sa Mère: ma chère, ma très-honorée Mère, dit-elle, pardonnez moi toute la peine que je vous ai causée... mais je veux, je le dois, vous ne pouvez me le refuser, je veux être l'enfant de Dieu, aussi bien que le vôtre. Je veux aller dans un Couvent.

On découvrit ensuite que son Confesseur, se servant des confessions qu'il lui avoit arrachées de ses sentimens pour son maître, quoique tels qu'une sœur pourroit les avoir pour son frère, mais craignant qu'ils ne devinssent de conséquence, avoit rempli son ame tendre de terreurs qui avoient affecté ainsi son cerveau. Elle est, comme je vous l'ai dit, Mademoiselle, d'une piété exemplaire.

Je ne m'arrêterai pas sur une scène si triste. Que j'afflige votre cœur sensible, ma bonne Miss Byron!

(Pensez-vous, Lucy, que je ne pleurois pas? ... Sans doute, je pleurois... Pauvre jeune Dame! Mais mon ame étoit disposée à se plaire à une scène si triste. Je vous prie, Monsieur, continuez, lui dis-je; quel est le cœur qui ne saigne-



gneroit à l'ouïe d'un tel récit ! Je vous prie, Monsieur, continuez)

Ce fera la tâche du Docteur Bartlet de vous donner de plus grands détails, je ferai plus court... Je ne veux pas irriter ma propre douleur.

Tous les secours de la médecine furent essayés; mais son Confesseur, qui cependant est un honnête homme, entretint ses craintes & ses terreurs. Il voyoit la faveur où étoit son maître auprès de toute la famille: il savoit que le frère cadet avoit parlé de le récompenser d'une façon extraordinaire. Il avoit plus d'une fois engagé cet homme favorisé à faire l'aveu de ses principes; & il avoit excité dans le cœur de sa pénitente de tels combats entre sa piété & sa gratitude, qu'une personne aussi délicate ne put les soutenir.

Il y a à Florence une famille du premier rang, dont les Dames ont avec elles une amie connue par l'excellence de son cœur, & par son esprit, & qui aiant été dépouillée de sa fortune dès son enfance, par un Oncle aux soins de qui son Père mourant l'avoit confiée, avoit été reçue comme une compagne, & comme une bénédiction, par deux Dames de cette famille chez qui elle demetroit depuis plusieurs années. Elle est Angloïse & protestante, mais si sage, que cette qualité ne leur donne pas moins d'estime pour elle, quoiqu'ils soient tous zélés Catholiques Romains. Ces deux Dames, & leur compagne faisant un jour visite à la Marquise de Porretta, cette Mère désolée leur raconta la triste histoire de sa fille. Les Dames,
qui

qui croyoient possible à leur M^r. Beaumont tout ce qui est du ressort de la prudence humaine, souhaitèrent qu'on pût lui confier la jeune Dame pendant une semaine, dans leur maison à Florence.

Cela fut accepté aussitôt que proposé ; & Clémentine y consentit, y ayant toujours eu une grande union entre les deux familles, & ayant elle-même, comme tout le monde, une haute idée de M^r. Beaumont. Elle partit avec ces Dames quand elles retournèrent à Florence.

Ici encore pour abrégér mon histoire, je vous renverrai au Dr. Bartlet. Madame Beaumont découvrit le fonds de la maladie: elle donna ses conseils à la famille là dessus; le Seigneur Jeronymo les appuyant, on résolut de les suivre. On dit à la jeune Dame qu'on s'accomoderoit à tous ses souhaits: elle avoua alors quels ils étoient: cet aveu & les avis d'une amie si prudente la soulagèrent; & elle retourna à Bologne beaucoup mieux qu'elle n'en étoit partie. On pria, d'un consentement unanime de la famille, le maître de Clémentine de retourner à Bologne, après avoir tenu une assemblée de toute la famille, où la branche d'Urbino, & le Général assistèrent, & dans laquelle on régla les articles qu'on proposeroit à ce prétendu fortuné mortel; mais on ne devoit lui parler de ces articles qu'après qu'il auroit vu la Dame: mauvaise politique, sûrement.

Il étoit alors à Vienne. Le Seigneur Jeronymo, dans sa Lettre, le félicitoit comme un homme qu'il étoit enfin en son pouvoir de récompenser; & il lui disoit en général que les conditions



feroient telles qu'il étoit impossible qu'il n'y trouvât un très-grand avantage. Il vouloit dire furement par raport à la fortune.

Un ami si confidéré ne pouvoit fans doute qu'être remué par ces nouvelles. Cependant connoissant la Dame, & la famille, il craignoit que les articles de la résidence, & de la Religion, ne s'arrangeassent difficilement. Il rapella donc toute sa prudence, pour entretenir ses craintes, & suspendre ses esperances.

Il arriva à Bologne: on lui permit de rendre ses devoirs à Clémentine en présence de sa Mère. Que la réception de la Mère & de la fille fut tendre, noble & franche? Quelles félicitations ne lui fit pas Jeronymo! Il appelloit son frère l'homme qu'il supposoit fort heureux. Le Marquis étoit disposé à reconnoitre en lui son quatrième fils. Une dot considerable devoit être ajoutée aux biens que lui avoient légué ses deux Grands-Pères. On devoit inviter mon Père à favoriser les noces par sa présence.

Mais permettez que je passe légèrement sur le reste. Les conditions ne purent être acceptées; car je devois renoncer formellement à ma Religion, & m'établir en Italie: une fois seulement tous les deux ou trois ans, il me seroit permis, si je le voulois, d'aller passer deux ou trois mois en Angleterre; & une fois en sa vie, si leur fille le souhaitoit, je pourrois l'y mener comme pour une visite de curiosité, & pour un tems qu'ils limiteroient.

Quelle ne fut pas ma douleur de ne pouvoit répondre à l'attente de ces personnes, qui faisoient tant de cas de moi: vous ne pouvez, Mademoiselle,

felle, imaginer tout ce que je souffrois. Je ne pouvois m'attendre qu'ils donnassent beaucoup à la considération des principes d'un homme qu'ils supposoient dans une erreur qui le perdroit infailliblement: mais quand le tendre frère imploroit ma complaisance; quand l'excellente Mère me conjuroit d'avoir pitié de son cœur & de la tête de son enfant; quand la tendre, l'aimable Clémentine s'oubliant elle-même, me pressoit pour l'amour de mon ame, d'embrasser la Doctrine de sa sainte Mère Eglise ... Ah Mademoiselle ... Mais que je vous gêne ...

(Il s'arrêta, il avoit besoin de son mouchoir, aussi bien que moi ... Quelle cruelle situation!)

Et quel, quel, Monsieur, lui dis-je en sanglotant, quel fut le resultat? Putes-vous, putes-vous résister?

Persuadé de la vérité de ma croyance, aiant des objections insurmontables contre celle qu'on vouloit me faire embrasser; aimant d'ailleurs ma patrie, n'aurois-je pas sacrifié mon Dieu & ma patrie, si j'avois cédé? Mais je travaillai, je m'étudiai à trouver un arrangement. J'aurois manqué à ce qu'exigeoient le mérite de Clémentine, & mon propre caractère, si elle ne m'avoit pas été chère. Et en effet je voyois alors en elle des graces sur lesquelles j'avois résolu de fermer les yeux auparavant: son rang touchoit à celui des Princes; sa fortune égaloit son rang: Religion, país, tout autant d'obstacles, qui m'avoient paru insurmontables, levés par eux-mêmes; leur confiance que je ne violerois point les droits de l'hospitalité, qui m'avoient jusqu'alors fait combattre contre moi-même, pour voir avec indifférence

rençé la plus aimable de toutes les femmes par sa beauté & par la noblesse de son ame J'offris de passer tour à tour une année en Italie, & une en Angleterre, si leur chère Clémentine vouloit y vivre avec moi, sinon, de me contenter d'y passer trois mois de l'année. Je proposai de la laisser dans une entière liberté sur l'article de la Religion; & si nous avions des enfans, de lui laisser l'éducation des filles, en me réservant celle des garçons, condition à laquelle, après d'autres exemples, il étoit à présumer que sa Sainteté-même voudroit consentir. C'étoit là, Mademoiselle, un grand sacrifice à la compassion, à l'amour . . . Que pouvois-je faire de plus!

Et Clémentine, Monsieur, ne voulut-elle pas accepter ces conditions?

Ah l'infortunée! C'est cette reflexion qui augmente mon tourment. Elle y auroit consenti, elle fit de son mieux pour obtenir l'agrément de ses Parens à ces conditions. Cet empressement en ma faveur, malgré son attachement à sa Religion, excite ma compassion, & exige ma reconnaissance.

Quelles scènes! Quelles tristes scènes suivirent! . . . Le Père oublia l'indulgence qu'il avoit promise: la Mère à la vérité sembloit en quelque manière neutre: le frère cadet étoit encore cependant ferme dans mon parti; mais le Marquis, le Général, l'Evêque, toute la branche d'Urbino furent inflexibles, d'autant plus qu'ils regardoient cette alliance comme autant au dessous d'eux qu'elle étoit honorable pour moi, un particulier, un homme obscur, comme ils commençoient à m'appeller. En un mot

on consentit, on souhaita même que je partisse de Bologne; & l'on ne permit pas que je prisse congé de la malheureuse Clémentine, quoiqu'elle suppliât à genoux qu'on lui accordât une dernière entrevue. Et quelles en furent les suites?... Il faut que le Dr. Bartlet vous dise le reste... Malheureuse Clémentine! ... Ils souhaitent à présent que je leur fasse encore une visite à Bologne... Malheureuse Clémentine! A quoi bon?

Je voyois que son cœur généreux étoit trop touché, pour qu'il pût répondre à mes questions, si j'avois pu trouver de la voix pour lui en faire.

Mais o mes chers parens! Vous voyez ce qui en est! Puis-je être aussi infortunée que lui, que sa Clémentine? Le Dr. Bartlet peut bien dire que cet excellent homme n'est pas heureux. Il peut bien dire lui-même qu'il a souffert beaucoup, même de la part des femmes vertueuses. Il peut bien se plaindre qu'il passe des nuits sans dormir: malheureuse Clémentine! Que je le répète après lui! Sir Charles Grandison n'est pas heureux non plus!... Et qui est heureux, ma chère? Ce n'est pas sûrement

Votre

HARRIET BYRON.



LET-